
Le sens géographique du jardin « individuel » et sa relation au paysage

Détour nippon : l'expérience de jardin comme acte d'énonciation

*The Geographical Meaning of the "Individual" Garden and its Relation to the
Landscape – A Japanese Detour: The Garden Experience as an Act of Enunciation*

Cyrille Marlin



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/paysage/12838>

DOI : 10.4000/paysage.12838

ISSN : 1969-6124

Éditeur :

École nationale supérieure du paysage de Versailles-Marseille, Institut national des sciences
appliquées Centre Val de Loire - École de la nature et du paysage, École nationale supérieure
d'architecture et de paysage de Bordeaux, École nationale supérieure d'architecture et de paysage de
Lille, Agrocampus Angers

Référence électronique

Cyrille Marlin, « Le sens géographique du jardin « individuel » et sa relation au paysage », *Projets de
paysage* [En ligne], 23 | 2020, mis en ligne le 30 décembre 2020, consulté le 10 février 2021. URL :
<http://journals.openedition.org/paysage/12838> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/paysage.12838>

Ce document a été généré automatiquement le 10 février 2021.

Projets de paysage

Le sens géographique du jardin « individuel » et sa relation au paysage

Détour nippon : l'expérience de jardin comme acte d'énonciation

*The Geographical Meaning of the "Individual" Garden and its Relation to the
Landscape – A Japanese Detour: The Garden Experience as an Act of Enunciation*

Cyrille Marlin

- 1 Il est très étonnant que le jardin qualifié d'« individuel » soit rarement appréhendé comme un espace géographique. Contrairement au logement qui concentre l'intérêt des géographes de « l'espace domestique » (Staszak, 2001 ; Lazzaroti, 2006 ; Pezeu-Massabuau, 1966), le jardin semble échapper à toute réflexion qui tenterait de le constituer en objet géographique. C'est-à-dire comme un découpage possible de l'espace susceptible d'aider à la compréhension de certaines réalités sociétales. En France, la géographie culturelle et la géographie dite « sociale » n'ont pas encore pris le sujet au sérieux. On aurait pu croire que le lien historique et généalogique entre la question du jardin et celle du paysage ait pu engendrer une position particulière du jardin individuel dans la mallette à outils géographiques mais cela semble plutôt avoir joué en sa défaveur. Le jardin ne semble intéresser le géographe que dans sa version apparemment plus collective (le parc, le jardin public, le square, les jardins partagés, les jardins ouvriers) ou lorsque sa fonction nourricière participe d'enjeux économiques qui le dépassent (le potager). Bref, la situation est la suivante : l'idée même de « jardin individuel » est prise dans des *a priori* puissants qui en font une affaire qui ne serait pas suffisamment collective pour participer à une compréhension géographique de nos sociétés. Elle ne serait d'aucune manière utile au programme « d'écriture de la terre », ne pourrait pas constituer un outil supplémentaire pour participer à la compréhension du milieu humain. Il y a trente ans, le géographe Paul Claval, alors qu'il se proposait d'établir certains axes de « l'étude des parcs et jardins » en termes géographiques, adoptait déjà ce présupposé en écartant de manière implicite le caractère individuel du jardin comme objet d'étude géographique (Claval, 1989).

- 2 Il faut dès lors revenir aux règles simples d'équilibre de l'approche scientifique des comportements humains énoncées par André Leroi-Gourhan en son temps dans *Le Geste et la Parole*. Si le jardin individuel ne fait pas l'objet d'une approche géographique, c'est peut-être parce qu'il souffre d'un penchant vers des considérations abstraites ou immatérielles et est abordé implicitement « plutôt par un déversement du social dans le matériel que comme un courant à double sens dont l'impulsion profonde est celle du matériel » (Leroi-Gourhan 1965, p. 210). La part immatérielle du jardin prend bien souvent le dessus sur le matériel. Plus encore, lorsque la part matérielle du jardin est abordée, les angles de son organisation spatiale et de sa fabrication technique sont privilégiés. Il est très rarement fait cas de la nature « biologique » du jardin. C'est-à-dire du fait qu'il est avant tout une forme de rapport de l'individu et des groupements humains à leur milieu, un espace où l'interaction entre corps humain et corps social avec le milieu se joue sur un format primordial. Si cet énoncé de jardin, somme toute le plus ordinaire, est bloquant, il faut donc le modifier et élaborer un plan de langage qui aiderait à dessiner une autre idée de jardin, plus adaptée aux questions géographiques et se rapprochant plus de conceptions déjà développées par d'autres disciplines comme l'histoire des jardins ou l'anthropologie. C'est là l'objectif visé par cet article.
- 3 L'un des rares géographes français à avoir positionné le jardin comme une clé de réflexion sur le paysage est un spécialiste du Japon, Augustin Berque. Ce positionnement côtoie de manière complexe les notions fondamentales de son édifice de pensée géographique qui s'appuie sur celle de Watsuji Tetsurō et la notion de *fūdo* 風土, qu'il a traduite par « milieu humain » (Watsuji, 2011). La notion de *fūdo*, comme celle de *fūkei* 風景, l'une des manières de dire « paysage » en japonais, induit un autre point de vue sur l'imbrication entre corps social et corps individuel. Cette imbrication d'un genre particulier paraît propice à un rapprochement du problème du jardin individuel comme objet géographique et celui du paysage.
- 4 L'hypothèse qui est faite ici, c'est qu'il est possible à travers ce rapprochement de déplacer les sens d'utilisation communs des termes de jardins et de paysage. Et qu'il s'agit là d'un nécessaire préambule pour penser des manières d'agir autrement sur nos environnements aujourd'hui. Il y a derrière cette orientation une recherche pratique de modalités d'action différentes via les notions de jardin et de paysage.
- 5 Pour ce faire, dans un premier temps les *a priori* qui caractérisent l'idée ordinaire de jardin seront éclairés de deux manières : 1. en faisant le point sur la place du terme jardin et ses sens d'utilisation dans les dictionnaires actuels de géographie ; 2. en les confrontant à quelques-unes des différences fondamentales qui caractérisent une certaine idée de jardin au Japon, qui seront abordées par le biais des sens donnés au cours de l'histoire au terme *niwa* 庭 (le jardin). Puis, deux cas de jardins « individuels » observés au Japon serviront de support à la réflexion pour aller de l'avant dans l'ouverture de la notion de jardin à sa dimension géographique.

La notion de jardin en géographie aujourd'hui

- 6 De l'eau s'est écoulée sous les ponts depuis que Paul Claval dans le *Bulletin de l'Association de géographes français* constatait que « l'étude des parcs et jardins » était « trop négligée par les géographes » et se proposait d'en établir certains axes (Claval, 1989). La discipline géographique a bien évolué depuis et les études sur les jardins se sont développées. Mais comme dans l'article de Claval qui n'abordait les jardins que

sous la forme de types culturels variés, le jardin dit « individuel » y prend une place encore très relative. S'il entre comme objet de recherche communément admis dans différents domaines comme l'histoire et la théorie des jardins, la sociologie, l'anthropologie, l'ethnobotanique, la philosophie de l'esthétique, la médecine, la psychiatrie, l'écologie, l'urbanisme ou l'architecture du paysage..., il est loin d'en être devenu réellement un en géographie. Les rares études ne suffisent pas à masquer le grand vide conceptuel du jardin dans cette discipline.

- 7 Les dictionnaires de géographie se sont multipliés en France depuis les années 1970, signes de tentatives diversifiées de faire le bilan et de renouveler avec précision le vocabulaire fondamental de la discipline, ses objets et outils (George et Verger, 2013 ; Brunet *et al.*, 2005 ; Lacoste, 2009 ; Baud *et al.*, 2013 ; Lévy et Lussault, 2019). Si on ajoute à cette liste deux dictionnaires de l'urbanisme et de l'aménagement du territoire (Merlin et Choay, 2015 ; Pumain *et al.*, 2006), il est possible de faire une sorte de bilan de la place et du sens donnés communément par la discipline au jardin.
- 8 À l'item « jardin » du *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés* (Lévy et Lussault, 2019), on peut lire dès les premières phrases le constat fait par Claval trente ans plus tôt : « Il peut sembler très étrange que les géographes se soient si peu intéressés aux jardins, désintéressés timidement levé depuis peu tant il s'agit d'un objet spatial riche et complexe. »
- 9 Si tous ces dictionnaires proposent l'entrée « jardin », les sens qui en sont donnés procèdent clairement de la même réduction. Est systématiquement écartée l'action individuelle de faire un jardin au profit d'une idée apparemment plus sociale du terme. À la suite d'un court préliminaire sur le caractère « le plus souvent enclos » du jardin et de sa relation à l'habitat (« Le jardin tout court est normalement une pièce de terrain attenante à la maison » [Brunet *et al.*, 2005], « le plus souvent il s'agit d'un terrain proche d'une maison » [Lacoste, 2009], « partie de l'espace rural située à proximité de la maison [...] ». Par extension, en zone urbaine, l'espace vert entourant la maison » [Georges et Verger, 2013]), toutes les définitions s'emploient très rapidement à rattacher le terme à des significations et formes collectives et/ou culturelles du jardin. C'est visiblement le moyen par lequel la géographie entend faire de cet espace domestique une composante de lecture sociale de l'espace. Les dictionnaires font tous alors référence à des « types » de jardins qui illustrent de manière privilégiée le rattachement de la notion à sa dimension sociale : les jardins ouvriers, les jardins familiaux, les jardins de cases, le jardin public, le jardin des plantes, le jardin botanique, le jardin d'acclimatation, le jardin zoologique, les hortillonnages, les cités-jardins et plus récemment les jardins partagés... Pour résumer brièvement, la dimension sociale du jardin y est présentée sur les registres suivants : le jardin est un espace de production vivrière qui participe d'une économie collective de subsistance ; le jardin est un espace de rencontre et d'échange social ; le jardin est un espace symbolique ; le jardin est un espace de représentations sociales ; le jardin est un catalyseur de pratiques sociales ; le jardin participe de phénomènes sociaux-environnementaux comme par exemple l'état de la biodiversité ou l'épuisement des réserves en eau ; le jardin est un outil de progrès social ; le jardin regroupé en multiples parcelles est une forme urbaine (jardins ouvriers, familiaux, partagés)...
- 10 Ainsi, le géographe ne s'intéresse au jardin individuel qu'au nom de raisons qui en font une sorte d'espace indicel du social. Tout se passe comme s'il ne pouvait avoir d'existence et de raison géographique que lorsqu'il participe ou est représentatif de

certains phénomènes sociaux qui le dépassent. Il n'est pour ainsi dire objet géographique que par sa traduction dans un système d'interprétation univoque qui vise à faire de lui toujours l'espace représentatif de quelque chose. L'interprétation sociale du jardin a tendance à toujours devancer ce qu'il est. Qu'il soit effectivement un indicateur social, un catalyseur de pratiques sociales, cela n'est pas à contester. C'est cependant parce que cette interprétation occulte un autre registre de faits que ces définitions du jardin procèdent d'une réduction. Il n'est jamais considéré avant tout comme l'espace des actes individuels de « modification » d'un environnement personnel. Il n'est jamais observé en rapport à celui qui fait mais toujours-déjà par rapport au sens qu'il a pour la société. Ce qui disparaît sans prendre garde en déversant le social d'emblée dans la lecture du jardin individuel, c'est l'approche du type d'actes qui fait du jardin un jardin et ce qu'ils impliquent pour les individus eux-mêmes.

Dépasser un *a priori* sur le couplage individu-social

- 11 Derrière cette approche du jardin, n'y aurait-il pas en réalité un *a priori* tenace concernant ce qui relève de l'individuel et sur la manière de coupler l'individu au social, un présupposé latent de la forme de ce que Goffman appelait le « couplage » entre individu et société (Goffman, 1983) ? Présupposé qui impliquerait la disparition de celui qui fait le jardin au profit d'une certaine idée du social.
- 12 Une piste avait cependant été lancée à travers les recherches du paysagiste-chercheur Bernard Lassus quand il étudiait les jardins des mineurs du Nord de la France (Lassus, 1977). Via des modalités de recherche quasi anthropologiques se cachait un objectif particulier : mettre en évidence des formes d'« autopoïèse¹ » individuelles, c'est-à-dire des capacités d'invention de chaque individu qui prenaient comme moment de prédilection l'espace ordinaire du jardin. Il contribuait ainsi à l'ensemble des recherches d'historiens, de sociologues ou de philosophes qui depuis les années 1950 avaient mis en lumière l'inventivité de gens ordinaires dans leurs jardins, des manières de faire qui étaient apparentées alors à l'art brut : les jardins emblématiques du facteur Cheval et de Picassiette, les jardins anonymes des bords de routes...
- 13 Ces études proposaient un tout autre point de vue sur le jardin individuel. Il était tout d'abord réellement individuel, c'est-à-dire qu'il était le résultat de ce qu'un individu (toujours nommé, toujours particulier) pouvait imaginer et faire avec ses propres moyens et dans une situation qui lui était propre. Certes il était considéré là aussi comme l'espace d'une forme de représentativité d'une culture populaire. Mais plutôt qu'un espace de représentation ou de catalyse, le jardin y était avant tout pris comme le lieu d'un processus d'imagination de comportements singuliers d'aménagement dont le but était de ménager « un environnement propre ». Sans chercher à en faire d'emblée un espace directement et étroitement relié au collectif, d'en faire directement un produit généralisé et représentatif de normes sociales, ces études cherchaient au contraire à revenir à leur singularité, rendre la plus solitaire possible et autonomiser l'action d'un habitant sur son jardin. Plutôt qu'un « représentant », l'individu y était présenté comme un « explorateur ». L'explorateur de normes de comportements d'aménagement minoritaires. Il lui était reconnu une certaine forme d'autonomie de comportements pour la fabrique de son espace domestique.
- 14 Cette approche du jardin s'inscrivait dans le voisinage d'approches philosophiques et des sciences sociales de l'époque. Il faut y voir bien autre chose que de simples

influences des paradigmes discutés alors notamment dans les sciences sociales anglo-saxonnes – c'était l'époque où les thèses de l'individualisme méthodologique s'épanouissaient – et les rapprocher plus de croisements interdisciplinaires qui ont eu cours dans les années 1950 et 1960 en France entre les domaines de la phénoménologie, de la psychologie, de la sociologie et de l'anthropologie... Il y a derrière cette approche une imbrication complexe des essais de philosophie du comportement de Maurice Merleau-Ponty (1972), des recherches de psychologie de l'espace d'Abraham Moles et Élisabeth Rohmer (1972), des bifurcations méthodologiques et sociologiques de Michel de Certeau², des approches critiques de l'idée de subjectivité de Gilles Deleuze et Félix Guattari (1972), des méthodes concrètes de Leroi-Gourhan (1945) appliquées à la compréhension des relations de l'homme à son milieu... Bref, il s'agissait alors d'observer ce qu'il se passait dans les jardins pour différencier la capacité des « habitants-paysagistes » à agir sur le milieu en s'écartant si nécessaire d'une conception normalisée de l'aménagement. Le jardin était considéré comme un espace d'action propice à la réalisation, pour l'individu, de son rapport au monde. En faisant du jardinier « une minorité », celle des comportements d'aménagement marginaux, plutôt que l'agent de cristallisation de comportements majoritaires, cette approche du jardin flirtait avec les diverses approches des minorités de la géographie anglo-saxonne de l'époque.

- 15 Si l'on suit la voie ouverte par ces études, il faut accepter un couplage individu-société différent de celui qui oriente implicitement l'utilisation du terme de jardin dans les dictionnaires actuels de géographie. Il faut faire des jardins dits « individuels » des objets privilégiés pour aborder une dimension du social quelque peu mise à l'écart dans l'approche du milieu humain : celle des processus de tentatives d'inflexion des normes de comportement d'aménagement de l'espace. Dit autrement, des essais individuels de renouvellement de subjectivité à travers l'action d'individus sur leur environnement propre. Bref, il faut repartir de l'idée que le jardin individuel, avant d'être un catalyseur de normes sociales, est un espace du désir et de l'adaptation. C'est-à-dire, comme l'écrivait Guattari, il faut envisager l'acte de faire un jardin comme « un processus de singularisation, comme un point de prolifération et de création de possibles au sein d'un système constitué. Ce processus peut passer dans des stases de marginalité, des « devenirs mineurs » dégageant des noyaux de singularité » (Guattari, 2013, p. 215). Il faut donc considérer le jardin comme un espace de l'action individuelle où sont possibles les actes qui « permettent de passer du monde des significations reconnues au monde des ritournelles a-signifiantes constitutives de nouveaux territoires existentiels » (*ibid.*, p. 224). Bref, admettre que le jardin est l'un des espaces où se jouent potentiellement, à travers des comportements d'aménagement, un trope essentiel de la vie humaine et le renouvellement de nos territoires existentiels.

Mais où est celui qui fait le jardin ?

- 16 Ce qui disparaît habituellement de manière significative sous le voile d'une approche dite « sociale » ou « culturelle » du jardin, c'est donc la référence explicite à celui qui fait le jardin. Et par là, la capacité des jardins à rendre compte de processus sociaux qui n'impliquent pas un mouvement de normalisation mais au contraire l'imagination de lignes minoritaires de subjectivité. Cette différence d'approche du jardin mène directement au problème qui sous-tend cet article : le problème géographique du jardin

est en réalité le même que celui du paysage. Poser la question en ces termes est une manière de repositionner le lien entre jardin et paysage autrement. Car en effet, la disparition de celui qui fait le jardin s'accompagne dans les dictionnaires de géographie d'une manière étonnamment partagée d'une quasi-inexistence conceptuelle et pratique d'une autre notion, celle d'*habitant*.

- 17 Si l'*habitat* est un objet géographique traditionnel, qu'*habiter la terre* est un grand paradigme fondamental de la géographie, l'*habitant* y est encore noyé dans des considérations très génériques. Il est curieux de constater que sa disparition des dictionnaires – il y était présent comme donnée purement comptable des populations dans les ouvrages les plus anciens – a lieu au moment où la notion réapparaît dans le contexte de la géographie sociale française, à travers certains essais de conceptualisation (Hoyaux, 2015 ; Lazzarotti 2006). Le destin du terme *habitant* en géographie n'est pas scellé. Dans sa *Géographie universelle*, Élisée Reclus (1876) ne parlait pas de l'homme en général mais des « hommes », on pourrait ajouter en particulier, c'est-à-dire localisés. Entre l'outil de comptabilité des humains sur la Terre et les hommes qu'observait Reclus, il y a une grande marge de manœuvre quant à leur qualification en matière d'*habitant*. Le géographe Frédéric Hoyaux tente par exemple de cerner « ce que recouvre l'*habitant* » en s'appuyant sur le *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés* de Jacques Lévy et Michel Lussault. Il est conçu comme un être humain « pourvu d'une intériorité subjective, d'une intentionnalité, d'une capacité stratégique autonome et d'une compétence énonciative » (Lévy et Lussault, 2019, p. 52). Il est donc capable d'aller au-delà des déterminations, non de subir en soi, selon une analyse normative et en survol, des contraintes mais bien plutôt d'exploiter, à son bénéfice ou parfois à son corps défendant, des possibilités physiques, historiques, politiques, économiques, sociologiques pour construire sa propre réalité géographique, notamment par le sens de ses actions et de celles de ceux qui l'entourent » (Hoyaux, 2015).
- 18 Mais cette conception de l'*habitant* tend à être noyée dans des systèmes de voisinage avec d'autres notions. En réalité, l'*habitant* ne disparaît pas vraiment des dictionnaires de géographie mais il devient très souvent autre chose. L'individu n'y accède jamais à son état d'*habitant* sur la terre. Il lui est toujours substitué un autre nom. Il est acteur, spectateur, visiteur, agent, actant, usager, utilisateur, consommateur, parfois squatter... Il *participe* ou *partage*, se définit par ce qu'il a *en commun* avec les autres membres du groupe ou de la société. Il est toujours pris dans un rôle qui le caractérise schématiquement ou le réduit à une composante sociale plus fonctionnelle que phénoménologique. Ses actes sont d'emblée pris dans le tourbillon d'une généralisation et d'une normalisation des comportements. Celui qui agit au quotidien sur son environnement se doit toujours de revêtir l'*habit* d'autre chose que ce qu'il est. En somme, celui qui met au point quotidiennement des manières d'*habiter* en situation d'être humain sur la Terre n'a pas pour autant d'existence géographique. Il n'est jamais entièrement lui-même, dans toute sa complexité d'être social. Il est impossible de lui concéder une forme de solitude.
- 19 L'exclusion hors de la langue des géographes de celui qui fait et pratique concrètement des manières d'*habiter* est l'indice d'un pli de la pensée géographique, à partir duquel s'est dessiné un plan de langage dans lequel les notions de jardin et de paysage sont imbriquées dans un certain sens. Y est privilégié un déversement du social dans la

compréhension des comportements d'aménagement individuels, qui peut être considéré comme un écueil à penser le jardin comme objet géographique complexe.

L'indexation du réel comme jardin. Voir le réel *comme* un jardin. La notion de comportement-jardin

- 20 Augustin Berque est l'un des rares géographes à avoir développé une pensée au fil de laquelle le jardin et le langage occupent une place particulière. Le fait que cela ait pu avoir lieu dans le contexte des études japonaises n'est pas anodin. C'est aussi l'un des rares à avoir imbriqué ses recherches avec celles de paysagistes universitaires célèbres, Bernard Lassus en France et Nakamura Yoshio au Japon, poursuivant eux-mêmes des réflexions théoriques et pratiques sur les jardins. Il a été fortement influencé par l'un des premiers essais théoriques de Nakamura Yoshio sur le paysage peu après sa sortie, *Introduction aux études paysagères (Fûkeigaku nyûmon 風景学入門)* (Nakamura, 1982). Il écrit :
- « Ce petit ouvrage [...] m'a mis sur la piste du voir-comme (le *mitate* 見立て) qui m'a mené par la suite à concevoir ce que je considère aujourd'hui comme le mécanisme ontologique et logique essentiel de la réalité. C'est dire ! » (Berque, 2021, à paraître).
- 21 Berque utilise deux grands exemples de jardins pour rendre compte du procédé. Pour réaliser le Kawara no in, Minamoto no Tōru (822-895) avait fait aménager en réduction un étang et ses bords reproduisant les paysages du bord de mer de Shiogama en Mutsu (préfecture de Miyagi) – Minamoto y avait fait venir de l'eau de mer pour parfaire le voir-comme de l'étang³.
- « Nakamura note que si ces évocations ont schématisé les paysages originaux, ces schématisations à leur tour ont conditionné la perception des paysages ; ce qui conduisit à voir à rebours de vrais paysages comme des scènes de jardin » (Berque, 2021, à paraître).
- 22 L'un des exemples les plus fameux de ce « voir-comme à rebours » est l'aménagement du sanctuaire de l'île d'Itsukushima près d'Hiroshima. Réalisé de manière à ce que l'étendue de la mer y soit vue comme un étang, celui du jardin du Kawara no in.
- 23 La notion de *mitate* non seulement réintroduit dans l'approche de l'action de faire un jardin un lien épistémologique étroit entre langage et technique (d'aménagement), rappelant par là les thèses développées par Leroi-Gourhan dans *Le Geste et la Parole* (1965), mais aussi permet de ressaisir un principe fondamental de l'expérience humaine : le moment où précisément un être humain décide d'agir, de modifier comme jardin une situation dans laquelle il est imbriqué. Bref de se comporter autrement vis-à-vis du milieu. De quelle nature est ce moment ? Si à juste titre Berque écrit : « La symbolique du *mitate* se rattache à un mécanisme d'appropriation du territoire impliquant une recréation de la réalité elle-même et non pas seulement sa représentation » (Berque, 2020), ce mécanisme commence par une action corporelle, un geste de la main ou des yeux, un acte d'indexation du réel en réalité humaine. Plutôt qu'un acte « d'appropriation du territoire », il s'agit d'une forme primaire de « préhension » qui nécessite un processus de subjectivation, c'est-à-dire une transformation courante et circonstanciée de subjectivité au contact du milieu. On peut nommer ce moment d'indexation du réel comme jardin, ce changement de comportement en situation qui initie l'action de faire un jardin, un *comportement-jardin*.

- 24 Il faut chercher la dimension sociale du jardin, c'est-à-dire la modalité de couplage individu-société du jardin individuel dans la nature même de ce comportement-jardin plutôt que dans la *forme jardin*. En somme dans l'acte de *faire voir* une part de réel comme un jardin. Ici, il ne faut pas prendre l'expression *faire voir* dans le sens de « montrer » mais de « faire l'expérience de voir ». Il s'agit du moment où « regard et jardin font un », comme l'écrivait le poète grammairien Emmanuel Hocquard, convoquant alors la formule tautologique célèbre de Ludwig Wittgenstein « toute expérience est monde » (et n'a pas besoin de sujet). « Toute expérience est monde » dit précisément : 1. Je ne fais pas l'expérience dans le monde, mais l'expérience est monde ; 2. Le monde n'est pas la somme de toutes les expériences, mais n'importe quelle expérience est monde » (Hocquard, 2001). À travers l'action de voir le réel comme jardin, l'indexation du réel en jardin, la notion de jardin glisse de son statut trop souvent réduit à un type d'espace à son statut d'expérience et de monde.

Le jardin comme acte d'énonciation : que peut-on apprendre d'une utilisation ancienne du terme *niwa*庭 ?

- 25 La notion d'indexation est contenue dans l'un des sens anciens du terme japonais qui désigne aujourd'hui le jardin individuel, *niwa* 庭. En effet, si « l'acception moderne la plus répandue de *niwa* est la cour d'une habitation plus ou moins plantée », si ces usages en font « un dispositif spatial situé dans le prolongement de l'habitation et le plus souvent à ciel ouvert », Nicolas Fiévé qui en a rédigé l'item dans le *Dictionnaire de la spatialité japonaise* souligne que des sens anciens relativisent le sens d'espace enclos et d'espace attendant à la maison (Fiévé, 2014).
- 26 Le japonais ancien fait une distinction entre deux termes : *niwa*庭 et *sono* 園. *Sono* était utilisé dans l'Antiquité japonaise pour dire le jardin clos et cultivé. Il a désigné « les vergers, les potagers et les parcs de l'empereur ». En ce sens, il s'apparente en français à la forme commune de sens d'utilisation du terme jardin couplée implicitement à celle de parc repris par les dictionnaires de géographie dans lesquels l'idée de jardin est réduite parfois à la figure de l'enclos ou la plupart du temps et plus largement à celle d'un espace prédélimité ou prédéfini⁴. Le terme *niwa*, avant de signifier jardin, a pris notamment deux sens éloignés non seulement de ces acceptions mais aussi d'une référence à un espace cour, cultivé ou planté proche de la maison. Ces sens sont extraits par Nicolas Fiévé de poèmes anciens : 1. « *niwa* y désigne l'étendue de la mer tranquille, parce que les divinités qui les animent se sont apaisées » ; 2. « *niwa* y désigne aussi un espace ouvert où se déroule un rituel et désignait dans des temps très anciens « une aire sacrée où l'on rendait le culte des divinités » » (shinto) (*ibid.*).
- 27 Si l'on retrouve de nombreuses incidences de ces sens sur les formes de jardins inventées au Japon au cours de l'histoire, le fait qu'ils puissent nous renvoyer plus clairement à la nature fondamentale de l'acte de faire un jardin importe plus pour la présente réflexion. Le deuxième sens est particulièrement éclairant. Il est à mettre en relation avec un trait culturel particulier qui prend racine dans la culture de l'aménagement shinto que définit Ursula Wieser Benedetti comme « la façon tout à fait propre à la culture japonaise de penser et d'instaurer l'espace, de créer un lieu » à travers la mise en place de légers dispositifs à caractère temporaire qui seraient une des formes archétypales de l'espace sacré du culte shinto : l'*himorogi* 神籬 (l'enclos sacré), « ce petit vide comme détaché des alentours grâce à quelques cordelettes » ; le

yorishiro 依代 « point d'ancrage ou antenne pour capter les esprits divins » confectionné simplement avec une branche de cleyera ; les *shimenawa* 注連縄, cordes sacrées tendues autour d'un arbre ou entre deux roches ou îlots qui « marquent une limite qui signale le lieu ou l'objet sacré » (Wieser Benedetti, 2014).

- 28 L'acte d'aménager consiste alors à disposer un signe destiné à tous, celui d'un regard humain posé sur un autre être ou fragment du milieu (un arbre, une pierre, un îlot...) qui indique qu'une procédure de subjectivisation a eu lieu, l'indexation d'une part du réel comme sacrée. C'est ici un trait commun à la plupart des cultures démontré par les préhistoriens et les historiens des religions. L'acte d'aménagement vise à faire apparaître un point d'attention qui de fait modifie (déforme) la manière dont les destinataires de cet acte perçoivent et occupent cette partie du monde via un rituel. L'acte d'aménagement s'apparente en quelque sorte à un *acte d'énonciation* qui *configure* le monde à travers la constitution d'un sujet temporaire collectif, l'ensemble des destinataires de l'indexation du réel.
- 29 Ce type de procédure d'aménagement peut nous aider à formuler autrement ce qui fondamentalement sous-tend l'action de faire un jardin. Elle ne commencerait donc pas par un acte fondateur d'enclosure ou plus largement de prédélimitation d'un espace mais plutôt par un acte primordial d'énonciation. Celle d'un fragment du milieu en jardin. Il s'agirait en somme pour quelqu'un de dire à quelqu'un d'autre : « ceci est un jardin ». Le caractère prédélimité du jardin n'est donc qu'un résultat formel, préorienté socialement, institutionnalisé en quelque sorte. Il n'est surtout que l'un des résultats formels parmi d'autres possibles du comportement primordial d'énonciation du milieu en jardin.

Processus d'indexation du réel en jardin au Japon

- 30 On trouve aujourd'hui au Japon des exemples de jardins qui sont plus le produit d'une indexation que de la prédélimitation d'un espace, où le caractère d'énonciation joue un rôle essentiel sans être devancé par un énoncé préconçu de jardin. Leur observation est utile pour faire évoluer l'idée de jardin comme outil de compréhension géographique des sociétés. Tous ont en commun un fait bien précis : l'habitant institue de lui-même une forme d'utilisation de l'espace public en jardin via des processus toujours particuliers et circonstanciés. De ce fait, ils occupent tous une place singulière dans l'espace du quotidien : les uns dans les ruelles de Tokyo, certains dans une friche, d'autres sur une passerelle d'autoroute... Au point que l'on pourrait les considérer comme les indices spatiaux d'une certaine forme d'émancipation vis-à-vis de modes d'habiter plus normalisés. Ils tendraient à une certaine autonomie de comportement si l'on considère la notion d'autonomie dans son sens initial littéral de « recherche de règles par soi-même », sans préjuger de la taille du « groupe » à la recherche de ces règles.
- 31 Pour écarter d'emblée la grille d'analyse trop rapidement appliquée à ce genre de comportements-jardins, celle de « l'appropriation de l'espace », qui induit implicitement un rapprochement méthodologique hâtif avec les *a priori* du jardin enclos, et se donner les chances de ne pas passer à côté d'une compréhension fine de ces actes d'énonciation qui visent à affirmer une partie du réel comme jardin, ces jardins ont fait l'objet d'une observation méthodique sur des périodes prolongées. La

méthode de terrain a impliqué pour le chercheur une position d'habitant, voire l'a amené à faire lui-même un jardin.

Les jardins d'Ikebukuro à Tokyo

- 32 Un séjour de six mois d'octobre 1998 à avril 1999 dans un appartement populaire du quartier d'Ikebukuro Nord à Tokyo a été nécessaire pour pouvoir parcourir de jour comme de nuit, à toute heure, les ruelles du quartier et se donner les chances d'observer une trentaine de comportements-jardins singuliers dont aucun n'impliquait la délimitation d'un espace par une clôture.

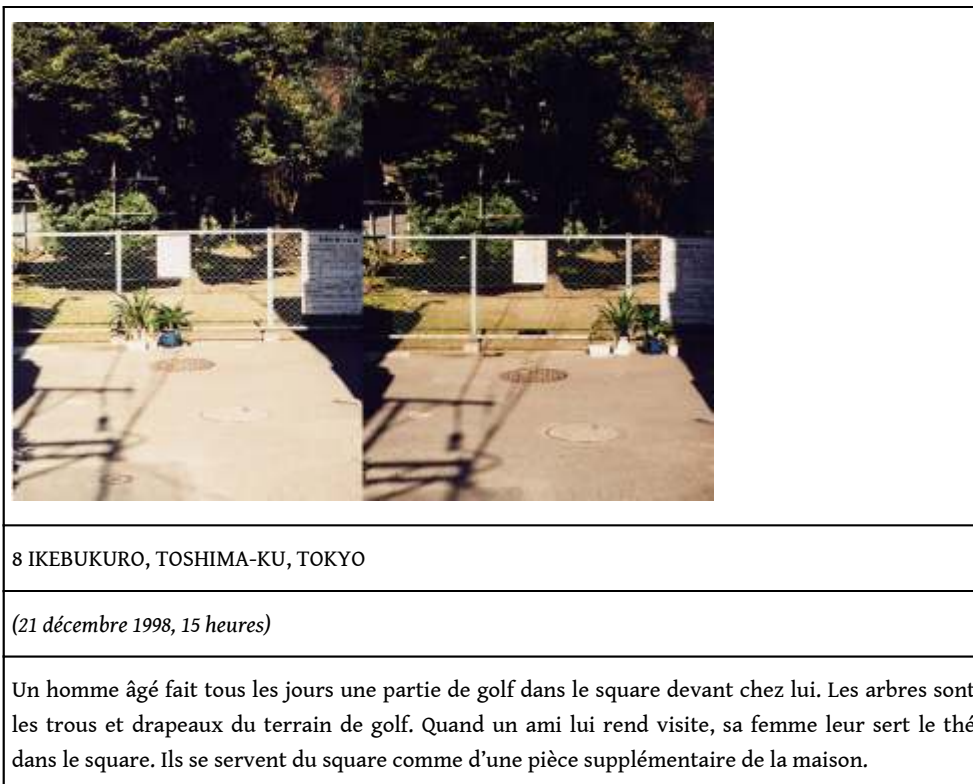
Figure 1. Exemples de jardins observés dans le quartier d'Ikebukuro à Tokyo

5 IKEBUKURO HONCHO, TOSHIMA-KU
<i>(17 octobre 1998, 23 heures)</i>
Un jeune homme joue du saxophone sur une passerelle prise entre deux voies rapides. Un énorme pilier de béton lui sert de caisse de résonance. Il pose son cahier d'étude sur le garde-corps et s'installe sous la lumière d'un lampadaire. La passerelle lui sert de salle de répétition tous les soirs. Loin des habitations, il ne dérange personne.

29 NISHI-IKEBUKURO, TOSHIMA-KU, TOKYO
<i>(13 octobre 1998, 14 heures)</i>

<p>Une vieille dame entretient régulièrement des pots de géranium éparpillés le long de deux rues. Leur présence détermine un périmètre à l'intérieur duquel la vieille dame passe la plupart de ses après-midi. Elle reste longtemps à fumer, assise sur un caisson de bois contre une maison.</p>
<p>7 IKEBUKURO, TOSHIMA-KU, TOKYO</p>
<p><i>(17 novembre 1998, 11 heures)</i></p>
<p>Tous les après-midi, un couple de personnes âgées entretient un terrain vague comme un jardin particulier. Ils prennent soin de certaines plantes, les arrosent et désherbent autour.</p>
<p>24 NISHI-IKEBUKURO, TOSHIMA-KU</p>
<p><i>(13 octobre 1998, 21 heures)</i></p>
<p>Un fleuriste retourne tous les soirs les étiquettes de prix de ses pots de fleurs. Toutes les nuits, son étalage devient un petit jardin dans la ruelle.</p>

<p>17 IKEBUKURO, TOSHIMA-KU</p>
<p><i>(8 mars 1999, 10 heures)</i></p>
<p>Un travailleur salarié emprunte tous les matins de bonne heure une ruelle à vélo pour se rendre à son bureau. Chaque jour, il semble suivre irrémédiablement une trajectoire qui n'est pas parfaitement droite mais légèrement courbe et légèrement plus centrale sur la route qu'un passage en toute sécurité peut impliquer. Cependant, il n'emprunte cette trajectoire légèrement et imperceptiblement étrange que les jours de beau temps. Il suit parfaitement l'ombre des fils électriques projetée sur le bitume dans la rue.</p>
<p>14 IKEBUKURO, TOSHIMA-KU</p>
<p><i>(5 mars 1999, 9 heures)</i></p>
<p>Tous les matins une vieille dame déplace les pots de fleurs qui bordent sa maison pour les mettre au soleil dans la ruelle. Les pots se déplacent plusieurs fois dans la matinée en fonction du soleil et de l'ombre. Les chats du quartier l'accompagnent dans sa tâche et ronronnent autour d'elle.</p>



Source : Cyrille Marlin, 1998-1999.

- 33 Pour chacun de ces comportements-jardins, une forme de disponibilité est perçue par l'habitant qui lui permet de procéder à une modification de sens de l'énonciation de son espace quotidien en jardin. Parfois l'aménagement consiste en une installation inhabituelle au bon moment (le saxophoniste et le cycliste). Parfois l'aménagement du jardin dépend de petits gestes envers certains êtres vivants (les personnes âgées dans la friche) ou au regard des autres habitants (le fleuriste). Parfois encore, il s'agit de modifications temporaires par placements-déplacements d'éléments simples dans l'espace (la dame aux pots et la dame aux géraniums)... L'énonciation de l'espace en jardin se produit via le comportement-jardin d'un « jardinier ».
- 34 Dans chaque cas, des éléments circonstanciés du milieu sont décisifs dans l'orientation du comportement : le soleil pour le cycliste, la nuit et le phénomène de réverbération pour le saxophoniste, la nuit et les plantes pour le fleuriste, le soleil et les chats pour la dame aux chats, les plantes spontanées et la sécheresse pour le couple de personnes âgées... L'interaction entre individu et éléments déclenche l'indexation d'un endroit comme jardin. On peut les nommer *interactions médiales*. Cette notion sera dorénavant utilisée pour qualifier ces formes de comportements qui induisent des actes d'aménagement de l'espace dans un sens particulier propre à l'individu via une situation spatiale momentanée dans laquelle un phénomène atmosphérique, un être vivant, un phénomène biologique... jouent un rôle privilégié. C'est l'agencement circonstancié de tous les éléments de cette situation par le jardinier qui institue ce moment en acte de faire un jardin.
- 35 On peut faire l'hypothèse que c'est au moment où ces interactions médiales orientent de manière anormale le sens de l'espace du quotidien en jardin que sont de nouveaux possibles des formes d'interactions sociales inédites. Dit autrement, cette énonciation

nouvelle de l'espace en jardin a potentiellement la capacité de reconfigurer un champ d'interactions sociales. Un processus collectif de subjectivation de l'espace du quotidien est de nouveau possible autrement, qui pourrait potentiellement donner naissance à des formes inédites de groupement social que l'on devrait plus largement dénommer *groupement médial*.

Les jardins de Yanaka à Tokyo

- 36 Les jardins observés dans le quartier de Yanaka à Tokyo il y a vingt ans peuvent servir à illustrer un processus complexe de développement d'un tel groupement médial. Le quartier de Yanaka fait partie des quartiers de Tokyo appelés *shitamachi* (ville basse). Il a la particularité de ne pas avoir été détruit par les bombardements de la Deuxième Guerre mondiale et a conservé notamment l'organisation générale de ses ruelles étroites. Les habitants y font leur jardin devant leur maison sur le bitume. Ce type de jardins est répandu dans le Japon des villes. Essentiellement constitués de plantes en pots appelés *hachiue* 鉢植え (les plantes en pots), ils sont appelés parfois *hako-niwa* 箱庭 (jardins de boîtes). *Le Dictionnaire de la spatialité japonaise* les définit comme « une pratique jardinière issue d'un riche arrière-plan culturel, qui s'inscrit dans des formes urbaines et architecturales spécifiques et résulte de l'essor spectaculaire de l'horticulture à l'époque Edo » (Brosseau, 2014). Il y a vingt ans, les jardins du quartier de Yanaka étaient particulièrement intéressants. L'activité-jardin des habitants y était anormalement importante, au point que l'ensemble donnait l'impression d'un véritable aménagement de quartier du seul fait des actes de jardinage des habitants. Depuis, l'engouement touristique et la mise en lumière médiatique dont a fait l'objet le quartier l'ont transformé socialement. Le sens des jardins de pots qui pouvaient y être observés alors a quasiment disparu.

Figure 2. Ruelles du quartier de Yanaka à Tokyo




Les habitants font leur jardin sur le bitume devant leur maison, contribuant ainsi au climat général du quartier.

Source : Cyrille Marlin, 2000-2003.

- 37 Ces jardins ont fait l'objet d'une observation minutieuse de 2000 à 2003. L'observateur s'est installé au premier étage d'une maisonnette en position de faire lui-même un jardin dans la ruelle, à l'instar des habitants. L'hypothèse méthodologique était la suivante : bien que ces jardins aient fait l'objet de multiples observations et interprétations scientifiques, pour saisir le type d'expérience de jardin qui y est en jeu, il ne suffit pas d'observer les habitants en train de faire un jardin mais nécessairement d'en faire un soi-même. Cela permet de déplacer l'objet de l'observation des actes de jardinage vers l'expérience même de ces actes.
- 38 Il y a ici deux voies possibles d'interprétation du sens des actes d'aménagement de l'espace propre des habitants en jardins. L'une consiste à s'engager dans un système d'interprétation fondé sur les interactions sociales. Ces jardins seraient, par exemple, l'espace d'une présentation de soi, à l'interface-seuil entre la rue et la maison. Ils seraient aussi l'espace propice d'un système d'échanges entre les habitants. Ils seraient encore la résultante d'un processus historique de disparition progressif du *saki niwa* 先庭 (le jardin de devant), espace-jardin privé devant la maison, qui expliquerait en partie un phénomène de réappropriation de l'espace de la rue... Il est incontestable que cette voie apporte des éléments à leur compréhension. Mais derrière l'apparente lecture « sociale » insistant sur les relations des individus entre eux via les jardins, il y a implicitement un couplage individu/société qui renvoie le jardin à son énoncé d'espace attenant à la maison qui certes n'est pas clos mais constitue une sorte d'extension de la propriété, une forme d'« appropriation ». Une telle réduction de l'acte de jardinage empêche de saisir le sens réel de l'action de faire un jardin dans ce cas et plus

largement son couplage avec l'acte d'aménagement collectif du quartier par les habitants. Une autre voie d'interprétation consisterait à positionner ces comportements-jardins sur le registre plus complexe des interactions médiales. Sans présupposer d'un énoncé de jardin sur le mode de l'appropriation, elle s'attacherait à qualifier un acte d'énonciation du réel en jardin. Autrement dit, cela reviendrait à pouvoir se donner des chances de répondre aux questions : à travers l'acte d'indexation d'un fragment de rue comme jardin, quelle procédure de transformation du milieu humain est en cours ? De quelle technique d'aménagement collectif de l'environnement s'agit-il en réalité ? La sélection présentée en figure 3 permet d'initier une piste de compréhension.

Figure 3. Exemples de jardins observés dans le quartier de Yanaka à Tokyo

YANAKA 3-11-4, TAITŌ-KU
<i>Le jardin des jours de fête</i>
<p>Dès qu'une fête a lieu dans le quartier, le vieil homme sourd orne des branches posés en permanence devant sa maison contre des arbustes de fleurs artificielles provenant de la fête en question. La couleur des fleurs est variable en fonction de la fête. La durée de la floraison artificielle ne dépasse pas deux jours. Ensuite, il range automatiquement les fleurs dans des sacs.</p>

YANAKA 3-9-19, TAITŌ-KU
<i>Le jardin de l'escalier</i>

<p>Une étudiante a disposé des objets et des plantes sur les marches de l'escalier donnant accès à son logement à l'étage. Régulièrement, les objets changent de place ou disparaissent, et de nouveaux objets sont installés pour un temps : des fleurs coupées dans des vases, un ours en paille dans un pot de fleur, des coupelles vides, deux bougies allumées une nuit, etc. Elle se sert de l'escalier comme d'un terrain pour son jardin. Le jardin est une sorte d'exposition partielle d'objets personnels acquis au fil des événements quotidiens de la vie de l'étudiante. Un jour, elle déménage et les marches sont vides.</p>
YANAKA 3-11-1, TAITŌ-KU
<i>Le jardin des poubelles</i>
<p>Une vieille dame s'occupe de la propreté de l'emplacement des poubelles des habitants pour le ramassage. Elle a fait de l'emplacement en question un jardin mobile « à la française ». Elle a disposé le long du mur un ensemble d'une dizaine de pots également espacés. Deux arbustes ont été disposés aux deux bouts donnant au jardin un aspect symétrique et orthogonal. La veille du passage du camion poubelles, elle déplace les pots pour permettre l'entassement des sacs-poubelle par les habitants de la ruelle. Les deux arbustes d'angles sont laissés en place délimitant l'emplacement au sein duquel il est possible de mettre sa poubelle. Le feuillage des arbustes et les fleurs éventuelles émergent du stock de poubelles. À 8 heures 15, une fois les poubelles ramassées, les pots sont de nouveau alignés contre le mur. Pendant trois mois, une image de château dans un jardin anglais est restée accrochée au-dessus des sacs-poubelle et des plantes contre la fenêtre qui donne sur l'emplacement.</p>
YANAKA 3-11-1, TAITŌ-KU
<i>Le jardin de la girafe mobile</i>
<p>(Dans la rue, dans le jardin de l'extracteur d'air)</p> <p>Une vieille dame a posé par terre une girafe qui regarde la rue. Elle porte un petit arbre contre le ventre. La vieille dame la change toujours de place au milieu d'une forêt miniature de plantes.</p> <p>(1,70 m au-dessus de la girafe, contre le mur de la maison)</p> <p>La vieille dame a suspendu une peinture de coucher de soleil encadrée que l'on peut voir en arrière-plan des plantes du jardin comme un raccourci de la distance entre le soleil, l'horizon et nous.</p>
YANAKA 3-11-18, TAITŌ-KU
<i>Le cimetière des poissons rouges</i>
<p>Un vieux couple a installé deux poissons rouges morts, inhumés dans des fioles minuscules de formol, dans le pot de mousses et de fougère de leur jardin, devant leur porte. Ils se servent du jardin comme d'un cimetière à la mémoire des poissons rouges. Il est difficile de se rendre compte de la présence des poissons. Un jour les poissons disparaissent. Le jardin redevient un jardin.</p>



Les paramètres nécessaires sont manquants ou erronés.

YANAKA 3-11, TAITŌ-KU

Le jardin collectif de poinsettias et de cyclamens

Les commerçants de la rue marchande de Yanaka se sont concertés et ont décidé de faire une opération commerciale. Pour l'indiquer aux habitants, ils ont fait un jardin d'un genre particulier. Le fleuriste a fourni 200 pots de poinsettias et de cyclamens. Chaque commerçant les a installés dans la rue, devant la vitrine de son commerce. Sur un kilomètre de long, les habitants de Yanaka rencontrent les fleurs, plus ou moins bien alignées, espacées variablement selon les aléas de la rue et les contraintes d'usage. La plupart des pots ont été disposés le long des deux lignes blanches continues qui délimitent la zone voitures de la zone piétonne : parfois sur la ligne, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Certains ont été disposés sur des tables, des bancs, des chaises, des planches, des pierres, des cuvettes... Bref tout ce qui pouvait constituer un socle à ces fleurs destinées à être vues durant un jour seulement. Le lendemain, le jardin d'un kilomètre de long a disparu. Ne reste que quelques pots par-ci par-là.



YANAKA 3-18, TAITŌ-KU

Le jardin du vélo

Un vieil homme se déplace tous les jours à la même heure à vélo pour aller faire une course. Quand il revient, il retire la selle, pose une planche de bois à la place et installe des plantes en pots. Il en met une dans le panier à l'avant. Quand il reprend le vélo, il pose les pots à l'emplacement du vélo.



YANAKA 3-12, TAITŌ-KU

Le jardin de l'étagère

Un homme a construit une étagère-jardin en bois qui couvre un mur de deux mètres de hauteur sur trente mètres de longueur. Il l'a remplie de bonsaïs en pots de tailles variées. Il offre des bonsaïs régulièrement aux habitants du quartier qu'il rencontre. L'étagère se vide et se remplit en fonction des aléas des rencontres.



Source : Cyrille Marlin, 2000-2003.

- 39 Pour se donner une chance de ne pas passer à côté de la dimension géographique et paysagère de ces jardins, il faut partir de la singularité même de ce que chaque habitant fait quand il fait son jardin. Il faut repositionner chaque habitant dans une situation d'autonomie primordiale de comportement et de décision. S'ils s'inscrivent évidemment dans un système de règles communes et de jeux d'interactions sociales (représentation de soi, échanges, règles d'occupation de l'espace commun, système de disposition des habitants vis-à-vis de ce qu'il est possible de faire ou pas dans l'espace public...), la lecture des actes de jardinage par la grille des interdépendances sociales ne doit pas empêcher de saisir ce qu'il y a d'activité individuelle dans l'acte d'aménager une partie de ruelle en jardin. Avant d'être le lieu d'interactions humaines, chaque jardin est l'expression d'un monde. Il doit être regardé plus comme le résultat d'un sens individuel d'interaction médiale qu'un simple produit des interactions sociales. On peut y deviner des tactiques d'adaptation des désirs aux microconditions ou aux possibilités du milieu humain. On peut supposer que ce qu'il y a de collectif dans ce processus non concerté d'aménagement de l'espace de la rue ne relève pas en premier lieu d'un fantasme du partage d'un commun, d'un fantasme de construction collective, mais plutôt d'une forme de confusion possible des mondes des habitants paysagistes. Il ne relève pas non plus d'une ligne de conduite homogène mais hétérogène, ni d'un cadre de normalisation des comportements dépendant d'un projet commun partagé.

La dynamique de couplage individu/société des comportements-jardins du quartier de Yanaka : idiorythmie et *ba* 場

- 40 La singularité des jardins des habitants de Yanaka repose moins sur ce qui y est fait que sur la manière de le faire. En somme, sur le rapport de ces actes d'aménagement au temps. Ils présentent tous une forme de microtemporalité personnelle qui ne renvoie qu'à la volonté de l'habitant lui-même. Le temps y est comme une composante fondamentale des comportements individuels de jardinage. Chaque jardin repose sur une temporalité propre, une capacité inhabituellement accélérée de transformation d'apparence indexée sur des désirs et interactions médiales. L'un prend le rythme des dons journaliers faits au jardinier. Un autre suit le rythme des fêtes annuelles de quartier. Un autre encore suit le rythme des passages hebdomadaires du camion-

poubelle. Un autre suit le rythme des déplacements aléatoires d'une girafe en plâtre dans son microespace. Un autre se fige durant quelques mois en jardin de mémoire pour les poissons morts... La dimension du temps est à ce point déterminante dans l'apparence et la nature même de ces jardins que l'un des résultats d'observation consiste à dire que ce que les habitants aménagent à travers leur jardin, c'est, au-delà d'une organisation de l'espace, une modalité collective de perception du temps, une sorte de rythmique collective de l'apparence du quartier. C'est à travers cette conception du temps comme composante essentielle du milieu humain que se réalise dans ce cas le couplage individu-collectif.

41 Il faut dès lors revenir aux réflexions de Roland Barthes sur « comment vivre ensemble » (Barthes, 2003). À l'encontre d'une interprétation du social répandue aujourd'hui qui repose sur l'*a priori* implicite de la « mise en commun » ou d'une procédure de « partage » régie par des règles sociales ou des lois, Barthes proposait une autre piste d'appréhension de la vie en société qui n'excluait pas les singularités de comportements au nom de ce qu'il qualifiait de « fantasme du collectif ». Il s'appuyait alors sur la question du temps. Vivre ensemble voulait dire pour lui ménager la possibilité d'une « idiorythmie ». Étymologiquement, idiorythmie signifie « le rythme propre » d'une personne ou d'un être. Le terme a été utilisé dans un contexte religieux pour signifier le régime de certains monastères orthodoxes permettant aux moines de s'organiser à leur rythme propre moyennant certaines règles de vie en commun. Si les jardins de Yanaka sont l'expression de quelque chose, c'est donc celle d'une capacité des habitants eux-mêmes à ménager, à travers l'acte de faire chacun son jardin dans une ruelle, une forme d'idiorythmie.

42 C'est ici même que l'action de faire un jardin individuel s'apparente à une logique paysagère. La notion d'idiorythmie n'est pas si éloignée du registre de sens qui entoure le terme de *ba* 場 qui, en japonais, permet d'appréhender des formes d'entrelis humains de manière circonstanciée. Dans le *Dictionnaire de la spatialité japonaise*, Berque en résume le sens complexe :

« *Ba* peut avoir principalement trois sens : lieu ; lieu où quelque chose se passe ; ce qui se passe quelque part. C'est le contexte qui décide lequel l'emporte, mais les deux autres sont toujours sous-entendus. C'est dire que *ba* est concret. Il se passe là du croître-ensemble (*cum crescere > concretus*) entre les lieux, les gens, les choses et les faits. » (Berque, 2014.)

Le caractère concret de la notion « s'oppose au paradigme occidental moderne, en particulier à celle de "l'espace universel" et à son absolue neutralité. Au contraire, un *ba* est la singularité même et il n'est jamais neutre : tout en dépend » (*ibid.*). La notion de *ba* permet une approche géographique de l'individu qui diffère de l'individualisme occidental moderne, « le sujet individuel, s'effaçant devant la tournure des choses, devient conjoncture » (*ibid.*). Selon Nakane Chie cité par Berque (2014), « l'individu ne peut se concevoir sans son appartenance et son identification à un *ba* collectif ». La procédure d'aménagement du quartier de Yanaka observée à travers les comportements-jardins des habitants est une clé de compréhension du *ba* collectif. C'est l'un des cas où l'action de faire son jardin est imbriquée dans la constitution du *ba*.

43 Si faire l'expérience d'un *ba*, c'est faire l'expérience par la rencontre « du *hito* 人 (individu) composé de son *aida* 間 (entre lui et les autres) » (*ibid.*). Dit autrement, faire l'expérience d'un *ba*, c'est éprouver physiquement et par les circonstances de cette rencontre, dans l'instant et quelque part, comment la société « passe » entre plusieurs individus. C'est en quelque sorte faire l'expérience du lieu initial de l'expérience de

l'individu au moment où elle peut s'instituer en société. Il y a là une piste pour faire prendre à la notion de paysage une tonalité particulière. Le paysage serait l'une des modalités de ce passage et de cette rencontre.

Conclusion

- 44 Il faut modifier l'idée que l'on se fait communément du jardin « individuel » en géographie. Quand ils s'intéressent aux jardins, les géographes en France ont tendance à présupposer un couplage individu-société qui induit une idée de jardin toujours/déjà sociale. Ils en font d'emblée un indicateur indiciel du social avant même de s'intéresser à la nature des actes qui font qu'un jardin est un jardin. Ils présupposent sans le dire toujours l'inexistence du jardinier et de ce qu'il fait quand il fait son jardin. Cette tendance est en réalité un pli de la pensée géographique qui se retrouve dans l'approche de la notion de paysage quand elle présuppose la disparition de l'habitant au profit de différents rôles territoriaux (acteur, spectateur, visiteur...).
- 45 Trois grandes modifications sont nécessaires pour se dégager de l'appareillage conceptuel auquel est implicitement soumis le jardin individuel :
1. Il faut revenir au sens primordial de l'acte de faire un jardin. La forme de jardin close et proche de la maison est le résultat d'un processus historique d'institutionnalisation de l'action de faire un jardin en une forme parmi d'autres possibles. Avant de prendre la forme courante de l'espace clos, l'action de faire un jardin relève d'un processus d'indexation fragmentaire et circonscrit du réel en jardin. Autrement dit, l'acte de faire un jardin commence toujours par un processus d'énonciation d'une partie du réel comme jardin. La notion japonaise de *mitate* (voir-comme) et un sens ancien du terme *niwa* (le jardin) nous ont aidé à saisir ce sens primordial.
 2. Le jardin individuel avant d'être une forme spatiale doit être envisagé comme une expérience. Celle-ci se traduit dans un comportement de jardin que l'on peut nommer comportement-jardin. Avant d'être un espace symbolique et matériel particulier, un jardin individuel est la forme plus ou moins apparente et ménagée que prennent dans l'espace certaines modalités d'interaction entre l'individu et son milieu. Interactions que l'on peut qualifier de médiales. Elles sont observables à travers des comportements-jardins. L'observation attentive de jardins singuliers dans les quartiers d'Ikebukuro et de Yanaka à Tokyo nous a permis de saisir des comportements-jardins des habitants.
 3. La dimension sociale du jardin individuel ne dépend pas uniquement d'interactions sociales mais plus largement d'interactions médiales. De ce fait, le couplage individu/société cher au sociologue américain Erving Goffman (1983) d'un point de vue épistémologique ne repose pas sur une tendance implicite à effacer les circonstances singulières d'expériences de vie des individus, ni leurs désirs propres, ni leurs capacités à intervenir personnellement sur le milieu et participer ainsi aux évolutions du milieu humain. Cette opération de couplage, déterminante pour la compréhension de la vie sociale et des transformations du milieu humain, doit reposer au contraire sur toutes les composantes de l'expérience individuelle dans les circonstances du milieu humain. Ce mode de couplage permet un accès plus complexe à la compréhension des manières dont peuvent se constituer des espaces collectifs ou *ba* sur la base d'interactions entre les individus et leur milieu. L'observation, il y a vingt ans, des jardins que faisaient les habitants dans les ruelles du quartier de Yanaka nous a permis de saisir à quel point une approche de ce genre permettait de déceler des modalités presque imperceptibles d'agencement d'un tel espace collectif par le biais de l'action individuelle de faire un jardin.

- 46 Cette façon d'imbriquer le comportement-jardin individuel et l'espace collectif relie le problème du jardin individuel à celui du paysage. Elle en fait un outil parmi d'autres de compréhension géographique de la vie sociale, une voie possible de compréhension paysagère de la société.

BIBLIOGRAPHIE

- Barthes, R., *Comment vivre ensemble. Cours et séminaires au Collège de France, 1976-1977* (CD Audio), Paris, Seuil, 2003.
- Baud, P., Bourgeat, S., Bras, C., *Dictionnaire de la géographie*, Paris, Hatier, 2013, 607 p.
- Berque, A., « Voir-comme : de paysage en mésologie », dans Marlin, C. (dir.), *Autour de Nakamura Yoshio, une pensée du paysage entre France et Japon*, Presses universitaires de Bordeaux, à paraître 2021.
- Berque, A., « ba, le lieu », dans Bonnin, P., Nishida, M., Inaga, S. (dir.), *Vocabulaire de la spatialité japonaise*, Paris, CNRS Éditions, 2014, p. 40-42.
- Berque, A., *Écoumène. Introduction à l'étude des milieux humains*, Paris, Belin, 2000, 271 p.
- Bonnin, P., Pezeu-Massabuau, J., *Façons d'habiter au Japon. Maisons, villes et seuils*, Paris, CNRS Éditions, 2017, 494 p.
- Bonnin, P., Nishida, M., Inaga, S. (dir.), *Vocabulaire de la spatialité japonaise*, Paris, CNRS Éditions, 2014, 605 p.
- Brosseau, S., « Hachiue, les plantes en pot », dans Bonnin, P., Nishida, M., Inaga, S. (dir.), *Vocabulaire de la spatialité japonaise*, Paris, CNRS Éditions, 2014, p. 154-157.
- Brunet, R., Ferras, R., Théry, H., *Les Mots de la géographie, dictionnaire critique* (1992), Montpellier, Reclus, 2005, 518 p.
- Certeau, M. de, *L'Invention du quotidien*, t. 1, *Arts de faire*, Paris, 10/18, 1980.
- Claval, P., « L'étude géographique des parcs et des jardins », *Bulletin de l'Association de géographes français*, 66-3, 1989, p. 167-175.
- Deleuze G., Guattari F., *L'Anti-Œdipe. Capitalisme et schizophrénie*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1972.
- Bernard Franck, *Démons et jardins. Aspects de la civilisation du Japon ancien*, Paris, Collège de France, Institut des Hautes Études Japonaises, 2011
- Fiévé N. « Niwa, le jardin », dans Bonnin, P., Nishida, M., Inaga, S. (dir.), *Vocabulaire de la spatialité japonaise*, Paris, CNRS Éditions, 2014, p. 364-367.
- George, P., Verger, F. (dir.), *Dictionnaire de la géographie* (1970), Paris, Quadrige, PUF, 2013, 478 p.
- Goffman, E., « The Interaction Order », *American Sociological Review*, vol. 48, n° 1, février 1983, p. 1-17.
- Hocquard, E., *Ma haie*, Paris, P.O.L., 2001, 605 p.

- Guattari, F., *Qu'est-ce que l'écosophie ?*, recueil de textes présentés par Stéphane Nadaud, Fécamp, Éditions Lignes, 2013, 586 p.
- Hoyaux, A.-F., « Pour une approche constitutiviste de l'habitant en géographie culturelle », *Géographie et Cultures*, 93-94, 2015, p. 113-134, mis en ligne en septembre 2016, URL : <http://journals.openedition.org/gc/3920> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/gc.3920>.
- Kitamura, S., Nakamura, Y., Okada, K., Tanaka, N., *Toshi wo henshû suru kawa. Hiroshima Ôtagawa no machizukuri 都市を編集する川-広島.太田川のまちづくり* (« L'agencement textuel de la ville par la rivière. Urbanisme participatif autour de la rivière Ôta à Hiroshima »), Hiroshima, Keisui-sha, 2019, 178 p.
- Lacoste, Y., *De la géopolitique aux paysages, dictionnaire de la géographie* (2003), Paris, Armand Colin, 2009, 413 p.
- Lassus, B., *Jardins imaginaires*, Paris, Presses de la Connaissance, coll. « Les habitants paysagistes », 1977, 191 p.
- Lazzaroti, O., *Habiter. La condition géographique*, Paris, Belin, 2006, 288 p.
- Leroi-Gourhan, A., *Le Geste et la Parole*, t. 2, *La Mémoire et les Rythmes*, Paris, Albin Michel, 1965, 285 p.
- Leroi-Gourhan A., *Milieu et Techniques*, Paris, Albin Michel, 1945.
- Lévy, J., Lussault, M. (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés* (2013), Paris, Belin, 2019 1127 p.
- Merleau-Ponty M., *La Structure du comportement* (1942), Paris, PUF, 1972.
- Merlin, P., Choay, F. (dir.), *Dictionnaire de l'urbanisme et de l'aménagement* (1988), Paris, Quadrige, PUF, 2015, 880 p.
- Moles, A. et Rohmer, E., *Psychologie de l'espace*, Paris, Casterman, 1972.
- Nakamura, Y., *Fûkeigaku nyûmon 風景学入門* (« Introduction aux études paysagères »), Tokyo, Chûô kôron sha, 1982, 244 p.
- Oury, J., Guattari, F., Tosquelles, F., *Pratique de l'institutionnel et politique*, Vigneux, éditions Matrice, coll. « Pi », 1985, 141 p.
- Pezeu-Massabuau, J., « Problèmes géographiques de la maison japonaise », *Annales de géographie*, t. 75, n° 409, 1966, p. 286-299.
- Pumain, D., Paquot, T., Kleinschmager, R. (dir.), *Dictionnaire. La ville et l'urbain*, Paris, Economica Anthropolos, 2006, 320 p.
- Reclus, É., *Nouvelle Géographie universelle. La Terre et les Hommes*, vol. 1, Paris, Librairie Hachette et Cie, 1876, 1007 p.
- Staszak, J.-F., « L'espace domestique : pour une géographie de l'intérieur », *Annales de Géographie*, t. 110, n° 620, 2001, p. 339-363.
- Varela, F. G., Maturana, H., Uribe, R. B., « Autopoiesis: The Organization of Living Systems, Its characterization and a Model » (1974), *Biosystems*, 5(4), p. 187-196.
- Watsuji, T., *Fûdo. Le milieu humain*, traduit par Berque, A., Paris, CNRS, 2011 ; *Fûdo. Ningengakuteki kôsatsu 風土人間学的考察* (1935), Tokyo, Iwanami bunko, 2010.
- Wiener Benedetti, U., « Himorogi, l'enclos sacré », dans Bonnin, P., Nishida, M., Inaga, S. (dir.), *Vocabulaire de la spatialité japonaise*, Paris, CNRS éditions, 2014, p. 172-174.

NOTES

1. Le terme est emprunté à Francisco Varela et à Humberto Maturana (1974), concept créé alors qu'ils cherchaient à définir le vivant. Il a été transposé dans différentes disciplines notamment en sociologie. L'autopoïèse a pour différence avec la poïésis la propriété qu'a un système, ou un être, de se produire lui-même, de manière permanente et en interaction avec son environnement. Ce n'est pas quelque chose d'autre que produit l'être en question mais lui-même.
 2. Cf. l'un des aboutissements de sa pensée : Certeau, M. de (1980).
 3. Sur le Kawara no in, lire Bernard Franck (2011).
 4. La figure de l'enclos n'est qu'une forme parmi d'autres donnée à l'acte de prédélimitation qui associe le jardin à un espace particulier, en somme qui privilégie *a priori* l'acte de définition spatiale du jardin, même si celui-là n'a pas de clôtures.
-

RÉSUMÉS

Comment le jardin « individuel » peut-il entrer dans le giron des objets et outils du géographe pour appréhender le milieu humain ? Quelle relation cette question entretient-elle avec les problèmes apparemment plus vastes des utilisations faites de la notion de paysage en géographie ? Des expériences singulières de jardins observées au Japon, combinées à des traits particuliers de la civilisation japonaise, sont ici utilisées pour reconsidérer l'idée de jardin « individuel ». Plus spécifiquement son inexistence relative dans le langage de la géographie au contraire du paysage, notion historique qui a accompagné la construction moderne de la discipline. La notion d'*interaction médiale* est mise en avant comme une clé essentielle pour procéder au désappareillage-réappareillage conceptuel du jardin en géographie. C'est l'imbrication du problème de l'autonomie des comportements individuels d'aménagement avec une certaine idée du jardin qui permet de rétablir un lien entre les notions de jardin et de paysage du point de vue géographique de la dimension spatiale du social.

How can the "individual" garden become a part of the objects and tools used by the geographer to apprehend the human environment? How does this question relate to the seemingly wider question of the ways in which the notion of the landscape is used in geography? Singular experiences of gardens observed in Japan, combined with features of Japanese civilisation, are used here to consider the idea of the "individual" garden from a different perspective. More specifically, in reference to its relative absence in the language of geography as opposed to that of the landscape, a historical notion which has accompanied the modern construction of the discipline. The notion of *medial interaction* is put forward as an essential key to the garden's conceptual deconstruction and reconstruction in geographical terms. It is the overlapping of the question of the autonomy of individual behaviour in the installation of gardens according to a specific idea of the garden that makes it possible to re-establish a link between the notions of garden and landscape from the geographical perspective of the spatial dimension of the social environment.

INDEX

Mots-clés : jardin, géographie, Japon, paysage, habitant

Keywords : garden, geography, Japan, landscape, inhabitant

AUTEUR

CYRILLE MARLIN

Paysagiste, architecte et géographe, Cyrille Marlin est maître de conférences à l'École nationale supérieure d'architecture et de paysage de Bordeaux, laboratoire Passages-UMR 5319 CNRS. Ses recherches portent sur l'action paysagère individuelle ou collective des habitants sur les environnements ordinaires.

cyrille.marlin[at]bordeaux.archi[dot]fr